

Rákóczi (François) II

(Περικχόνος)

La Cour et la Maison 5

80 Personnes - 5.

Wáaton - 5

Συγγράμματα - 6

Γνωστογράμματα - 5. 6

Ἐπιτομή - 6. 22

Ἀρχιμάστορας - 29

Θάνατος τοῦ Ἀρχιδούκα 1735. - 29

Ταφὴ - 30. 31.

Κυρία - 30.

Ἀναμονὴ ἐν Μεταφύλῳ

ἐν Κυνεῖᾳ τὴν 4<sup>ην</sup>

Σὺν - 30. 31-32

Διάγραμμα - 32.

Αὐτοκράτορας

Ὄγγρον - 3. 29

Γάβριελ - 29

Δανὸς 7-16. 21-28. 32

Mikes, Clement 4. 7. 30. 31.

De Saussure, Cesar 3. 4. 5.

Zay, baron - 4. 13.

Bechon, Louis, 7. 13. 24.

Bohn, Paul-Guillaume, Δανὸς

7-16. 21-28. 32.

Mariassy, Colonel 13. 24.

Ganko - 13.

Kiss - 13.

Korach - 13.

De Bon, ἀντιπρόεδρος 2

Ἡρμιόνη 17

Hermitte, Antoine et sa soeur 23

Vigoureux, Baron Jean-Baptiste 33.

(Rákóczi, François II)

(Περικχόνος)

Rákóczi, Joseph 17. 32.

Rákóczi, Georges 33.

Gresset, Père - 13.

Effendi Hâfîz - 29.

Tsacolére, petit bâtiment 31.

Τρανοὶ βαλὸν διασπλύνει 15

- 16

Πηγάδι

Thady: Souvenirs de Rákóczi in

Tourna. Oxygène. Bordeaux 1893

31

Mikes, Clement: Lettres de Turquie

31

Hongrie, Correspondance. τὸ ὄν

πολλὰ ἐν ἑφελύμῳ

Γάβριελ 32

Turquie, Correspondance. τὸ

αὐτὸ ὅσον

De Saussure, Cesar: Lettres de

Turquie. 32

Saint-Simon: Memoirs



## Les Dernières Années de François Rákóczi II

«Les aventures du prince Ragotzi sont si connues qu'il suffit de nommer son nom pour être au fait de son histoire», dit le duc de Luynes dans ses Mémoires sur la Cour de Louis XV.

En effet, la France était renseignée sur le rôle de Rákóczi par son « Histoire des Révolutions de Hongrie » publiée à La Haye en 1739, quatre ans après sa mort. Il y donne le récit détaillé du soulèvement dont il fut le chef. Ce soulèvement excita en France un très vif intérêt qui se manifesta par de nombreux ouvrages rédigés

en langue française et publiés à Paris, à La Haye et à Cologne. Louis XIV, pour affaiblir la maison d'Autriche, ne fit pas seulement parvenir à Rákóczi des subsides considérables, il lui envoya aussi des officiers distingués pour organiser son armée.

Après la défaite (1711), le prince prend le chemin de l'exil.

En 1713, il débarque à Dieppe après avoir passé par la Pologne, et reste quatre ans en France. La haute société apprécie le charme de ses manières et le loganté de son caractère. Le duc de Saint-Simon, Dangeau et d'autres parlent de lui avec beaucoup d'éloges. A leurs renseignements s'ajoutent ceux que nous avons sur sa retraite, chez les Camaldules des Grosbois. C'est à ce couvent qu'il a légué son cœur; on l'y conserva jusqu'à la Révolution.

I Césaire de Saussure  
: Lettres de  
Turquie

II Archives du  
Ministère des  
Affaires  
Étrangères  
à Paris.  
Documents  
Inédits

III Archives de la  
Bastille  
Bibliothèque  
d'Arsonat.

Ignace Kont:  
En Revue de  
Hongrie. Budapest  
15 Janvier  
1910

Σ. 32-46, 187-204



2 37006  
Le manuscrit d'un de ces ouvrages « Aspirations d'un prince chrétien », actuellement à la Bibliothèque Nationale de Paris, provient de l'abbaye des Camaldules de Grosbois.

Les sources françaises sur le séjour de Rákóczi en Turquie où il resta de 1717 jusqu'à sa mort, étaient, par contre, très rares jusqu'ici.

Grâce au zèle infatigable du regretté Coleman Thaly qui a consacré toute sa vie à élucider chaque phase du soulèvement national et a fait de ses nombreux ouvrages la mine la plus riche d'information sur l'époque de Thököli et de Rákóczi, nous avons maintenant les « Lettres de Turquie » de César de Saussure qui fut attaché au prince, en qualité de gentilhomme des commandements, dans les deux dernières années de sa vie.

Les pages les plus intéressantes de ces « lettres » se rapportent à la trahison qui aurait causé la mort du prince.

Or, par un heureux hasard, de nombreux documents du Ministère des affaires étrangères et de la Bibliothèque de l'Arsenal (Archives de la Bastille), inconnus même à un chercheur aussi infatigable que M. Thaly, permettent d'établir tous les dessous de cette affaire d'espionnage, et de rectifier plusieurs assertions de Saussure. Celui-ci, en effet, n'étant arrivé à Paris qu'en 1739, cinq ans après les événements qu'il raconte. Quoique son récit soit exact dans les grandes lignes, il l'a enjolivé par endroit. Son opinion sur les suites que la trahison de Bohn aurait eues pour Rákóczi, est également exagérée.

Si M. Thaly avait connu les documents conservés à Paris, son dernier ouvrage aurait gagné en précision.

Mais l'éminent historien n'a jamais eu l'occasion de faire des recherches aux Archives du quai d'Orsay où les fonds « Hongrie » et « Turquie » contiennent une masse de documents sur l'époque de l'exil du prince. Les deux volumes que Joseph Fiedler a publiés dans les « Fontes rerum Austriacarum » (Actenstücke zur Geschichte Franz Rákóczy's. 2 vol. Vienne 1855. 1856) donnent bien un aperçu des documents du premier de ces fonds,



d'après les copies que Petronich en a faites, mais ces copies s'arrêtent au tome 17; or, c'est précisément le tome 18 qui est important pour les dernières années de Rákóczi.

Les fonds « Turquies », auquel les historiens magyars n'ont guère puisé jusqu'ici, est presque entièrement inexploré. ---

César de Saussure, l'auteur des « Lettres de Turquie », descendait d'une ancienne famille lorraine dont les ancêtres, après avoir rempli de hautes fonctions à la Cour des ducs, durent se réfugier à Neuchâtel, puis à Genève pour avoir embrassé la cause de la Réforme. César de Saussure, que sa famille a surnommé César le Turc à cause de son séjour en Turquie, naquit en 1705. --- En 1729 Lord Kinnoul ambassadeur d'Angleterre à C/p., connaissant depuis longtemps Saussure, il lui proposa de l'accompagner comme secrétaire français. Saussure accepta. Il resta en Orient jusqu'en automne 1735 et c'est pendant les deux dernières années de son séjour qu'il fut admis dans l'intimité du prince Rákóczi.

Ce même qu'il avait rédigé un « Journal sous forme de Lettres », sur les mœurs anglaises, M. de Saussure consigna ses observations sur les mœurs des Turcs, sur Rodosto, la colonie hongroise et Rákóczi qui l'avait nommé gentilhomme des commandements. Cette partie de ses Mémoires est restée inédite. Les descendants de Saussure ont permis à M. Thaly de la publier.

De Saussure Czézárnak II Rákóczi Ferencz fejedeleme udvari nemesének törökországi levelei 1730-39-ből és följegyzései 1740-66.  
Lettres de Turquie: 1730-1739 et Notices 1740 de César de Saussure gentilhomme de la Cour de S.A.S. le prince François Rákóczi II.  
Texte français et traduction hongroise. Avec un Appendice contenant le procès-verbal dressé par François Belin, premier secrétaire de l'ambassade de France, le 20 mars 1736, sur le mobilier de Rákóczi.  
- Budapest, Académie, 1909. 380 p. 8°. Avec le portrait de Saussure.



Τὸ ἔργον τοῦτο οὐκ ἔστιν ἡμεῖς ποιεῖν, ἀλλ' ἡμεῖς ἴσμεν ὅτι  
 περὶ τῶν γὰρ τῶν ἀδελφῶν ἱστορίας.

Kaî tî òÿÿaÿla àdûÿn, ðon xÿÿaÿn ðe tologiÿan xÿÿaÿn à  
 Paÿdÿpî. Diaÿonistîs tîs tîs xÿÿaÿn, xÿÿaÿn tîs tîs «Lettres de  
 Turquie» de Clément Mikes (1690-1761) «gentilhomme de la  
 Chambre», qui a suivi Rakóczi en exil, les «Lettres» françaises  
 seront accueillies avec intérêt.

Voy. sur ces «Lettres», publiées en 1794, notre «Étude sur l'influence  
 de la littérature française en Hongrie», Paris. 1902. p. 56-63.

César de Saussure avait séjourné d'abord à Rodosto pour  
 se remettre d'une grave indisposition contractée dans l'hiver  
 de 1733.

«Nous avons été, dit-il, pendant presque tout l'hiver souvent  
 en fête et nous avons tant fait de sacrifices à Bacchus que j'  
 en ai été fort incommodé ce printemps. J'ai manqué de  
 payer cher les plaisirs, ou plutôt les excès, que j'ai faits,  
 le plus souvent malgré moi. Pour me raccomoder, j'en suis  
 absent pendant cinq ou six semaines. Je suis allé passer ce  
 temps-là à Rodosto, où par une vie réglée et à l'aide de  
bonillons rafraichissants, j'en suis, par la grâce de Dieu,  
 entièrement remis.» (Page 96).

Il passa ces six semaines chez le baïon Zay avec lequel il  
 avait lié connaissance à Constantinople.

Ayant eu des démêlés avec son ambassadeur, lord Kinnoul, il se  
 proposait de rentrer dans son pays.

«Mais l'homme propose et Dieu dispose» dit-il. Il alla  
 à Rodosto pour prendre congé de ses amis.

«Ils ne se sont pas contentés de me faire bien des amitiés et de m'  
 y retenir environ trois semaines, mais ils m'ont engagé d'  
 entrer au service de ce prince en qualité d'un des gentils-



hommes de ses commandements ou de sa Cour.» (Page 101).

Cette Cour se composait encore d'environ quatre-vingt personnes. De Saussure accepta et en qualité de gentilhomme il eut l'occasion d'approcher le prince.

Le portrait qu'il en trace peut compléter celui que nous trouvons dans les Mémoires de Saint-Simon.

«Ce prince était grand et très bien fait de sa personne; il avait les cheveux et les yeux noirs; ses yeux étaient si vifs et si pleins de feu, il avait la physionomie si noble et si majestueuse, que ceux qui avaient l'honneur de le voir la première fois en étaient frappés. Lorsqu'il se maria avec la princesse son épouse (Charlotte-Amélie de Hesse-Rheinfels dont le père était le beau-frère de M<sup>me</sup> Dangeau) tout le monde convint que c'était le plus beau couple qui était alors à la cour de l'Empereur. Il était savant; il possédait fort bien cinq différentes langues; il a composé divers

ouvrages qui assurément méritent la presse; surtout celui qu'il avait intitulé: «Traité sur la politesse». Il était bon, généreux, charitable, religieux; il faisait tous les jours trois différents acts publics de religion. Enfin on peut dire que c'était un grand prince à tous égards. Grand dans la prospérité, en ce que dans le plus haut point de sa fortune, et lorsqu'il possédait en quelque manière deux florissants États, il était doux, affable, bienfaisant, et qu'il a fait voir pour plusieurs belles actions qu'il était magnanime et véritablement digne de régner. Grand dans l'adversité, en ce que dans les revers de fortune les plus accablants, il les a toujours soutenus avec la grandeur d'âme d'un héros. Il n'a jamais témoigné qu'il y fût trop sensible; il a toujours gardé son rang avec dignité; il ne s'est point laissé abattre par les déplaisirs; il a eu même la fermeté de cacher les plus cuisants à ceux qui avaient l'honneur d'approcher le plus de sa personne. La seule



chose qu'il y avait à relever chez lui, c'est qu'il ne connaissait pas les hommes et qu'il avait une trop grande facilité à donner sa confiance. Jugeant des autres parce qu'il se passait dans son cœur, les apparences lui en imposaient; elles suffisaient pour attirer son estime; de là il lui arrivait souvent de prendre de l'amitié pour gens qu'il ne méritaient pas; et quoiqu'il l'aperçût dans la suite qu'elle était mal placée, il ne pouvait pas se résoudre à la retirer. J'en ai vu plus d'un exemple pendant que j'ai été à sa cour. Ce faible lui a fait bien du tort en diverses occasions.)) (Pages 173-174).

Une note concernant le prince Joseph Rákóczi, conservée aux Archives des affaires étrangères, dit que fils de Rákóczi «sait plusieurs langues, le français, le latin, l'espagnol, l'italien, l'allemand, le bohème et le hongrois». (Hongrie et Transylvanie, Correspondance, tome 18, folio 399).

De Saussure nous renseigne exactement sur la manière de vivre de Rákóczi.

«Le prince mène à Rodosto une vie tranquille réglée et retirée. Depuis qu'il <sup>(4)</sup> est défat de ses chevaux, il ne sort de son palais que pour aller quelquefois prendre l'air et se promener dans des jardins assez jolis qu'il a établis sur le devant de ses appartements. Il employa trois ou quatre heures de la journée à la composition de quelques ouvrages d'esprit en latin ou en français. Il a ses heures consacrées à la dévotion, d'autres à la lecture; pour débassement, il s'amuse à tourner; il fait des petits ouvrages en ivoire très jolis; quelquefois il donne des moments au dessin, il y réussit très bien; de temps en temps il nous fait l'honneur de jouer avec nous au billard. De cette façon, il passe ses jours tranquillement, et il se fait un plaisir de rendre autant qu'il le peut la vie agréable à ceux qui ont l'honneur d'être auprès de lui.»

- (4) Rákóczi avait beaucoup de goût pour la chasse, mais en 1729 le grand vizir, Ibrahim pacha, fit supprimer près de la moitié de sa pension; Le prince se défit alors de ses chevaux et de son équipage de chasse et quoique Mahmoud I<sup>er</sup> rétablit en 1730 sa pension, il renouça à ce plaisir (P. 157-158).



De Saussure fut chargé par le prince de retoucher avec son secrétaire intime, Louis Bechon, le manuscrit de l'"Histoire des Révolutions de Hongrie" contenant les Mémoires de Rákóczi. C'est d'après ce manuscrit que de Saussure rédigea les deux Lettres les plus étendues de son ouvrage, "Voyage en Turquie" (Lettres I et II, p. 101-159) - - - -

Beaucoup plus importantes, parce qu'elles contiennent des informations inconnues jusqu'ici, son les Lettres qui se rapportent à la trahison de Bohn, à la maladie, à la mort et à l'enterrement du prince.

Ces sont ~~des~~ des documents de premier ordre.

Mais il est utile de les compléter et de les rectifier par ceux qui se trouvent aux Archives des affaires étrangères.

Le fidèle gentilhomme de la chambre, Élémer Mikos, en parlant des dernières semaines de son maître, dit simplement que la cause du malaise qui avait subitement altéré la santé de Rákóczi, au commencement de 1735, était une tristesse d'âme.

Les "Lettres" de Saussure nous renseignent sur le vrai motif de cette tristesse.

C'était, selon lui, la trahison de l'espion Bohn que la Cour de Vienne payait depuis une dizaine d'années et qui s'était introduit dans l'intimité du prince.

Nous verrons par une lettre du Prince adressée à son agent De Bon, le 29 janvier 1735, qu'il n'était pas affecté outre mesure de cette aventure et que c'étaient plutôt les hésitations du cardinal Fleury à faire alliance avec la Turquie et à permettre ainsi à Rákóczi d'entrer en Hongrie à la tête de 30 à 40.000 hommes; puis certains rapports qu'on avait adressés à la Cour de France, rapports défavorables au Prince, qui ont pu influencer sur sa santé.

Voici ce que dit de Saussure de l'espion de Rákóczi: (M. Thaly a publié dans l'introduction de son ouvrage les documents qui se trouvent aux Archives de la Maison Impériale et royale de Vienne sur Bohn, p. 52-65).



« Un gentilhomme danois, nommé Bohn, arriva à C/p. en 1722 or 1723. C'était un homme froid, sérieux et caché; il entendait assez bien le génie et quelques parties des mathématiques, il dessinait et peignait fort joliment. A son arrivée, il se mit à faire quelques plans et quelques cartes de géographie pour la Porte, de qui il tirait une petite pension.

« Quelque temps après il trouva moyen de faire connaissance et de lier amitié avec gentilshommes hongrois qui se trouvaient à C/p.

« Ils l'invitèrent à aller à Rodosto. Il profita de leur invitation.

« Il fut présenté au Prince, de qui il eut une audience particulière; il lui remit alors des lettres de la princesse son épouse qu'il avait vue en Pologne d'où il venait. Je pense qu'il lui avait même été attaché quelques mois. Ces lettres le recommandaient fortement au Prince.

« Elles suffisaient pour l'engager à le recevoir à son service. Il y entra en qualité d'un des gentilshommes de ses Commandements.

« Environ un an après et peut-être moins, Bohn, qui était luthérien, se fit catholique pour se rendre plus agréable au prince et d'insinuer davantage dans son esprit. Il n'y réussit que trop.

« Le prince le prit en affection, il n'eut rien de caché pour lui, il lui remit la négociation d'une affaire assez importante.

« Il l'envoya en 1733 à C/p. pour y agir de concert avec M. le marquis de Villeneuve, ambassadeur de France et M. de Bonmervil dans la vue d'engager la Porte à s'intéresser pour le roi Stanislas dont le parti se soutenait en Pologne avec beaucoup d'insé-  
lité. Mr. l'Ambassadeur prit confiance en Bohn, lui fit part de tous ses desseins et se servit de lui pour négocier avec le Prince.

« Cependant ils ne réussirent pas auprès de la Porte...

« Le Prince envoya, au mois d'avril 1734, Bohn en France pour négocier quelques affaires à la Cour.



" A son départ il lui fit plusieurs présents. Il lui assura une pension de mille écus et lui remit de fortes lettres de recommandation pour le Duc de Bourbon, le duc du Maine et le Comte de Toulouse. " L' Ambassadeur de France, de qui il s'était attiré la bienveillance, le recommanda aussi aux Ministres, particulièrement au Comte de Maurepas et à M. de Chauvelin, (secrétaire d'Etat aux affaires étrangères).

" A son arrivée à la Cour il fut très bien reçu des Princes du sang et des Ministres. M. de Chauvelin eut souvent des conférences particulières avec lui sur les affaires du Levant et sur la guerre que la France avait alors avec l'empereur. Cela continua pendant quelques temps.

" Mais un M. de Bon, gentilhomme français, qui depuis plusieurs années faisait les affaires de France à Paris, jaloux de l'accueil qu'on avait fait à Bohm, se donna tout d'un coup et de ce qu'il allait être le seul agent du Prince, et se mit de près à sa conduite.

" Il découvrit, je ne sais comment, qu'il envoyait de temps en temps d'assez gros paquets de lettres en Hollande, il en avertit M. de Chauvelin.

" Depuis quelques jours il commençait à se défier de Bohm, il avait découvert qu'il lui avait fait de faux rapports et qu'il ne lui avait fait pas accusé juste sur quelques particularités.

" Ce Ministre ordonna qu'on retint à la Poste le premier paquet qu'il y enverrait, de même que les lettres qui lui seraient adressées.

" Bohm s'aperçut qu'on retenait ses lettres, il prit l'alarme, il quitta sur-le-champ la maison où il était logé, et alla se réfugier dans la chambre du maître d'hôtel de l'Ambassadeur de Hollande, avec qui il avait de grandes liaisons; et

" Il s'y rendit avec tant de précipitation, qu'il n'eut ni la prudence ni la précaution de brûler ou d'emporter aucun de



ses papiers.

« Le lendemain M. Héraul, lieutenant de police, envoya ses gens pour l'arrêter; ils enfoncèrent les portes de son appartement, où ils trouvèrent plusieurs pièces suffisantes pour le convaincre de trahison. On le courrit trois jours après qu'il s'était retiré à l'hôtel de l'Ambassadeur de Hollande, où l'on alla de prendre avec le consentement de l'Ambassadeur.

« On le trouva caché aux privs, déguisé en matelot hollandais.

« On le tira de là et on le conduisit à la Bastille.

« Il ne fut pas nécessaire de l'appliquer à la question pour arracher l'avou de tous ses crimes.

« Il confessa qu'il n'était passé en Turquie et ~~entré~~ au service du Prince Rakoczy que par ordre et par la persuasion de la Cour de Vienne pour se mettre au fait des desseins et des projets du Prince et les révéler au Ministre de l'Empereur.

« Ce qu'il avait fait pendant ses ~~longes~~ années qu'il avait été à son service; qu'en particulier il avait découvert à Mr. Dahlmann, Résident de la Cour de Vienne à C/p., toutes les négociations et toutes les démarches les plus secrètes que le Prince, l'ambassadeur de France et M. de Bonneval avaient faites auprès de la Porte, pour l'engager à prendre part à la guerre de Pologne; que par là il avait été en partie cause qu'ils n'avaient pas réussi; que depuis son arrivée à Paris, il avait continué à servir la Cour de Vienne, en lui faisant savoir tout ce qu'il avait pu découvrir d'intéressant. » (Lettres de Turquie p. 170-172).

Aux Archives des Affaires étrangères et de la Bastille nous trouvons des documents sur le séjour, l'arrestation et les interrogatoires de Bohn.

Il était arrivé à Paris fin mai 1734.

Il remit en rapport avec l'agent fidèle de Rákóczi, de Bon. (Hongrie correspondance t. 18, fol. 380 - à l'annexe d'après) (Turquie, correspondance t. 21, fol. 31).



Les motifs de la détention étaient les suivants:

- « 1<sup>o</sup> Accusé et prévenu d'avoir trahi M. de Villeneuve à C<sup>p</sup>, en révélant tout ce qu'il pourrait savoir de lui, aux ambassadeurs d'Empire et de Russie.
- « 2<sup>o</sup> d'être venu à Paris aux frais de ces cours y faire de le métier d'espion.
- « Il instruisait les ambassadeurs des cours étrangères de tout ce qu'il pourrait découvrir au préjudice de France et pour mieux cacher ses relations, il écrivait et recevait des lettres en chiffres.
- « Il avait communiqué aux Allemands l'intention qu'avait le Prince de Ragotsky d'engager la France à faire débarquer trente mille hommes sur les côtes de l'Istrie pour les faire passer en Hongrie et se joindre à ceux qui étaient dans son parti ».

La lettre de cachet conservée aux Archives de la Bastille, Carton 11245 porte la date du 2 novembre; l'ordre de Héroult, de le conduire au château, date du 6 novembre.

Le 3 novembre, ses deux domestiques Charles Robin dit Baptiste et Antoine Quiriaco, puis un nommé Pemeja « pensionnaire de M. le Prince Ragotski; originaire de Grenade, » furent également écroués, mais ceux-ci furent relâchés le 18 du même mois. (Archives de la Bastille 12556. Archives de la Préfecture de Police, Bastille IV, 211).

Les trois interrogatoires que lui fit subir le lieutenant de police, et dont les procès-verbaux sont conservés, nous initient à tout le passé de cet espion, à ses agissements en Turquie et en France. (Turquie. Correspondance. tome XI. fol. 104-III. 135-139. 170-180).

Nous en détachons les passages qui se rapportent plus particulièrement aux négociations auxquelles Rákóczi fut mêlé.

Le premier interrogatoire eut lieu le 9 novembre à la Bastille. Le prisonnier déclare se nommer Paul Bohm, âgé de 38 ans, gentilhomme de Danemark, de l'île de Bornholm, de la religion catholique.

Interrogé Bohm répondit « qu'il a été chargé par M. Dalman d'approfondir si la Cour de France était disposée à accorder du secours.



12  
à M. le Prince de Ragotzi, en cas qu'il voulût entrer en Hongrie, mais que, sur cet article, il n'a rapporté autre chose à ce ministre, sinon qu'il savait que les intentions de M. le Prince de Ragotzi étaient de ne rien tenter sans être auparavant assuré de la manière dont la France voudrait le secourir et qu'à cet égard il y avait des négociations dont on ne prévoyait point encore le succès; que l'objet de M. le Prince de Ragotzi était que la France fit débarquer trente ou quarante mille hommes en Istrie pour se joindre à lui. ---

Bohn avoua qu'il avait vu à Marseille un M. Faberon qui a fait les affaires de M. le Prince de Ragotzi.

Qu'il avait vu à Paris cinq ou six fois le Sieur De Bon, agent des affaires du Prince de Ragotzi. ---

Les lettres interceptées et deux interrogatoires éclairaient suffisamment le secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères sur le rôle joué par Bohn. Dès le 13 novembre, il adressa une longue dépêche au Marquis de Villeneuve à C<sup>p</sup>. (Turquie, Correspondance, tome 91, fol. 140, et tome 92, fol. 45)

"Le sieur Bohn était un espion des cours de Vienne et de Russie;

"--- Il avait la confiance de Bonneral et l'on voit que le Prince Ragotsky a déposé dans ses mains ses secrets les plus importants.

"Depuis plus d'un an il était agent de M. Neplief (Ambassadeur de Russie à C<sup>p</sup>), à qui il révélait ce qu'il ne savait que trop bien des vues et des démarches du Prince Ragotsky, des sentiments du comte de Bonneral et de ses négociations avec le vizir.

"--- Nous voyons de plus par ces mêmes papiers: que le prince Ragotsky s'en barraitant peu de ce qui ne regarde que la Pologne, ne pense qu'à ce qui pourrait procurer son établissement en Hongrie; qu'il a mis Bonneral dans ses principes; qu'il a fait parler dans le même esprit au ministre d'Angleterre par Bohn.

"Vous conclurez facilement que la Cour de Vienne est instruite de

du désordre



tous ces faits et qu'elle est bien en état d'en profiter dans la conduite de ses affaires.

« Elle n'ignore pas aussi que depuis peu le Prince Ragotsky a envoyé quelques officiers attachés à lui à Kotchin (fortresse des Turcs sur le Dniester), pour de là passer en Hongrie dont un est le colonel Mariasi et un autre le nommé Ganko(?)

« Bohn était en correspondance particulière avec le Baron Zay attaché au prince Ragotsky et assez mécontent de ce Prince pour que l'on puisse s'en méfier.

« Il était aussi en relation avec un père Gresset demeurant à Rodosto et un nommé Bechon, secrétaire du prince Ragotsky, du même avec un M. de Chateaurieux attaché à Bonneral et un nommé Monier qui est aide de l'ambassadeur d'Angleterre. La dépêche de M. de Chateaurieux se finit ainsi.

« Je crois qu'il convient de tenir le tout secret le plus longtemps que vous le pourrez, excepté à l'égard du Prince Ragotsky et de M. de Bonneral, à qui il me paraît convenable de faire passer sous main l'avertissement que Bohn les trahissait depuis un an, comme aussi l'avis des personnes qui les approchent, avec qui il était en relation; il n'y a rien à leur faire savoir davantage; il vous sera même facile de vous dispenser de leur dire quelque chose de plus en répondant aux réquisitions qu'ils pourraient vous en faire. »

Après l'expédition de cette dépêche eut lieu le 3<sup>e</sup> et interrogatoire (17 nov.) qui concerne surtout les relations de Bohn avec Rákóczi, Bonneral et le Marquis de Villeneuve.

Le lieutenant de police demanda à l'accusé quels étaient les deux officiers hongrois arrivés à Gênes et passés à l'armée d'Italie, un peu après son arrivée en France.

Bohn répondit qu'ils s'appelaient l'un le sieur Kiss et l'autre Korach; qu'il les connaissait pour les avoir vus à la Cour de M.

Arch. S. 183-  
204



le Prince Ragotzi pendant plusieurs années. Ils ont quitté Ragotzi, parce que M. de Rattky, colonel de hussards, avait demandé au Prince Ragotzi des officiers hongrois (pour combattre dans l'armée française en Italie.)

Le Prince Ragotzi s'était adressé à M. de Villeneuve pour qu'il fit passer en Italie deux officiers hongrois. M. de Villeneuve a répondu qu'il ne pouvait pas les envoyer droit en Italie, mais qu'il les ferait passer à Marseille d'où ils pourraient aisément aller joindre en Italie l'armée de France.

Bohm ajouta que Kiss avait 50 ans, Kovach 30.

A la question: Comment il avait fait la connaissance de Villeneuve, il répondit que de tout temps il eut coutume, lorsqu'il faisait des voyages à l'étranger, ce qui lui arrivait une fois ou deux par an, d'aller voir tous les ministres étrangers et particulièrement celui de France. ---

A la question: Si M. de Bonnerat s'était point en relation avec le Prince de Ragotzi, Bohm répondit que M. de Bonnerat a été pendant quelque temps en relation avec M. le Prince de Ragotzi, mais que ces relations ont diminué.

A la question: Si M. le Prince de Ragotzi ne savait pas qu'il était dans les intérêts de l'Empereur et de la Czarine, par préférence à ceux de la France, Bohm répondit que "non", et que jamais il ne lui a rien dit, ni écrit sur cela et qu'au contraire il le lui a caché autant qu'il a pu; que M. le Prince de Ragotzi a toujours eu beaucoup de bonté pour lui, mais qu'il ne l'a jamais chargé d'affaires qui exigeassent de la confiance. --- Qu'il est bien vrai que M. le Prince de Ragotzi lui avait promis de lui une pension de six cent écus par an, en cas qu'il ne pût point obtenir d'emploi de la Cour (en Autriche).

Il est vrai aussi qu'il l'avait chargé de lui écrire et de lui mander ce qu'il apprendrait. Il lui a écrit sept ou huit fois, mais il ne peut se souvenir de ce qu'il lui a mandé; on trouvera dans ses papiers les minutes de ses lettres. ---

Interrogé sur la façon de penser du Prince, Bohm répondit qu'il savait



parfaitement, par tout ce qu'il avait pu comprendre depuis dix ou douze ans qu'il était attaché à lui, que M. le Prince de Ragotzi compte peu sur la France et que sa confiance se tourne beaucoup davantage du côté de l'Angleterre, et qu'il lui reste des rancunes sur des paroles et des promesses que lui avait faites la France qu'il prétend qu'on ne lui a pas tenues et qu'il croit d'ailleurs que S. E. M. le Cardinal (Fleury) n'est pas personnellement de ses amis. ---

«Qu'une fois il eut ordre de M. le Prince de Ragotzi, étant à Cpp., sur la nouvelle d'un traité de paix et d'un accommodement général que l'on disait présentés par la Cour d'Angleterre à celle de France, de parler à l'ambassadeur d'Angleterre pour savoir si ce projet était véritable et en ce cas de le solliciter pour engager sa cour de conserver ses intérêts. L'ambassadeur lui a dit qu'il ne croit pas le plan de l'accommodement véritable, qu'il écrirait volontiers à sa cour, mais qu'il croyait que M. le Prince de Ragotzi ferait encore mieux d'envoyer quelqu'un en Angleterre de sa part.» Ragotzi n'a envoyé personne parce qu'il a appris peu après que l'accommodement dont il était question était imaginaire.

A la question, si la France peut compter sur Rákóczi Bohn répondit qu'il croyait que tant que la guerre durerait, M. le Prince de Ragotzi serait pour la France, parce qu'il ne pourrait espérer de secours que de ce côté-là, mais que si la guerre venait à cesser, il se tournerait avec plus de confiance du côté de l'Angleterre pour obtenir par son entremise son rétablissement dans la principauté de Transylvanie.

Interrogé sur le parti que prendrait le Prince au cas où l'Angleterre se déclarerait contre la France, Bohn répondit qu'il ne se déclarerait pas contre la France, parce que dans la guerre il ne pourrait espérer de secours que de la part de la France ou de la Porte et que d'ailleurs il savait que lorsque la paix se ferait, l'Angleterre serait toujours disposée, quelque événement qui arrivât, à le favoriser par rapport au protestants de Tran-



sybance, dont il avait promis de conserver toujours les droits et les privi-  
lèges, perpétuellement troubles par l'Empereur.

Bohn déclara encore que Ragotzi ne l'avait jamais chargé d'aucune négociation auprès de M. Dalman, ministre de l'Empereur; que Dalman lui avait dit un jour que l'Empereur avait plus à craindre de M. de Bonnevall que de Rakóczi.....

A la fin de l'interrogatoire, Bohn affirma encore que pendant qu'il était à Cfp., il avait reçu une lettre du Prince qui le chargeait de prier M. l'archevêque de Cfp. de sonder M. Dalman pour savoir si la Cour de Vienne ne serait pas disposée à lui donner quelque satisfaction sur ses prétentions, comme une principauté en Silésie ou ailleurs en Allemagne, afin qu'il ne se révoltât plus en Hongrie contre l'Empereur.....

La déclaration de Bohn visait les efforts du Prince pour obtenir le secours de l'Angleterre - alors du côté de l'Empire et de la Russie - devait nécessairement choquer la diplomatie française.

Rakóczi voulait se disculper, parce que la bonne opinion de la Cour de France lui était particulièrement précieuse.

Il chargea donc son agent De Bon de faire les démarches nécessaires. De Bon, dont les historiens hongrois ne savent rien de précis, était l'agent fidèle du Prince à la Cour de France et à celle d'Espagne.

Thaly dit (p. 330) que De Bon est mentionné dans les papiers - encore inédits - d'Andrézel, le prédécesseur de Villeneuve, et dans les lettres de Vigouroux.

M. Angyal, dans sa brochure: "Contributions à l'histoire de l'exit en Turquie de François Rakóczi II", Budapest 1905, en hongrois, p. 19, dit: "Nous supposons que ce De Bon ne pas identique avec Paul-Guillaume Bohn. Nous ne pouvons rien dire de certain à ce sujet, mais les documents connus jusqu'ici ne nous permettent pas de les identifier." Les documents connus des Archives de quai d'Orsay dissipent cette équivoque.



De Bon avait servi d'abord dans l'armée française, puis il entra au service de Rákóczi. (24 octobre 1834, sic; Hongrie, tome 18, fol. 381.)

Dans une lettre adressée au Prince Joseph Rákóczi le 24 décembre 1734 il dit: «Voici la 18<sup>e</sup> année que j'ai l'honneur d'être attaché au service de M. le Prince de Transylvanie en qualité de Colonel et gentilhomme et il y en a 14 passées que S. A. S. m'a envoyé ici (à Paris) pour me charger de ses affaires tant en cette Cour qu'en celle d'Espagne où j'ai été deux fois pendant ce temps-là.» (Turquie, Correspondance: tome 91, fol. 206).

Plusieurs documents des archives des Affaires étrangères nous montrent qu'il a plaidé avec compétence la cause de Rákóczi.

Ainsi en 1728, il demanda la protection du roi de France pour le Prince au Congrès de Soissons. (Hongrie, Correspondance: tome 91, fol. 206).

Il est probable que le «Mémoire apologétique pour le Prince Rákóczi (Joseph)» qui se trouve dans le même volume des Archives, fol. 427,

émane également de De Bon.

On y trouve le passage relatif à l'acte inhumain dont les conseillers de l'Empereur d'Autriche se seraient rendus coupables vis-à-vis des enfants de Rákóczi, sans l'intervention d'un pieux évêque.

M. Thaly, p. 258, n'a eu connaissance de ce projet barbare que par un livre «Le Monde moral», Genève 1764, tome III, p. 65.

Après la mort de François Rákóczi, De Bon resta au service du prince Joseph Rákóczi. (Turquie, Correspondance: t. 95, fol. 22 et 317; t. 104, fol. 311).

Dans son mémoire daté du 29 mai de cette année (1728), De Bon remonte jusqu'à la paix de Westphalie pour démontrer le droit de Rákóczi sur la Transylvanie.

Peu de jours avant l'arrestation de Bohn, dans une lettre adressée au secrétaire d'Etat, il défend son maître contre l'accusation «de traverser à la Porte les desseins de la France».



« Ses vues, dit-il, depuis qu'il est en Turquie n'ont jamais été d'employer les armes des Turcs pour les affaires de la Hongrie... Son dessein n'est pas de mettre les Turcs en jeu, mais seulement de les porter à donner de la jalousie sans se déclarer, en rassemblant les troupes sur leurs frontières sous prétexte de les garder. Son intérêt se trouve à voir les Moscovites occupés, pour détourner les secours qu'ils pourraient donner à l'Empereur pour la défense de la Hongrie». (Du 28 octobre 1734. Hongrie, tome 18, fol. 381).

Rákóczi informé de ces accusations et de l'arrestation de Bohn, écrit alors une très longue lettre à De Bon où il se défend d'abord contre l'assertion de M. de Chauvelin.

La lettre datée de Rodosto, le 20 janvier 1735, débute ainsi: (Ibid. fol. 388).

« Les plaintes que le Ministre vous a fait n'ont touché d'autant plus vivement que ce que l'on m'attribue est très opposé 1° à ma sincérité, 2° à mes idées, 3° au bon sens.

« Quant au 1° vous démontrerez aisément que dans le temps qu'on a pu informer le ministre des démarches que l'on m'impute je ne pouvais pas encore recevoir votre réponse sur mon projet ou raisonnement sur la guerre. Aurais-je pu sans blesser la sincérité commencer à former une autre idée?

« 2° Vous direz et vous avez représenté en Espagne et en France que je m'exposerais plutôt à toute extrémité que de faire la guerre avec l'aide des Turcs seuls.

« Enfin 3°. Le bon sens pourrait-il méditer d'empêcher la Porte de faire la guerre contre les Moscovites qui ont pris des engagements avec l'Empereur de fournir trente mille hommes pour la défense de la Hongrie, engagements qu'ils ne pourraient pas remplir s'ils avaient les Turcs sur les bras. Mais quand même je devrais rester dans une entière inaction, pourrais-je souhaiter



contre les intérêts de ma patrie, de mes enfants et de ma maison que l'Électeur de Saxe, créature de l'Empereur, s'affermît sur le trône de Pologne?

« L'ambassadeur n'étant en aucun commerce avec moi et affectant un secret scrupuleux surtout, ne m'a jamais rien fait savoir du dessein de sa cour et vous ne m'en avez rien mandé non plus. ~~Et~~ N'aurais-je pas pu agir et faire des démarches, faute de connaissances, et aurait-on pu me blâmer? mais, Dieu merci, je n'ai rien fait contre les intérêts de France. Il serait superflu de dire que je les ai à cœur comme les miens propres, parce que je vois avec douleur que l'on ne me croit pas. On est persuadé d'un côté que je suis inutile à tout et de l'autre on s' imagine que j'ai assez de crédit pour pouvoir contrecarrer les desseins du Roi. Voici donc l'éclaircissement sur ce que l'on m'impute. Lisez ma lettre tout entière au ministre avec les pièces adjointes; ce que je vous mande pourra l'éclaircir de tout. »

Il est certain que les accusations portées contre Rákóczi émanaient de l'ambassadeur de France à C/p. Au début de sa carrière, celui-ci n'était en bons termes ni avec Rákóczi, ni avec Bonneral... qui dirigeait pour ainsi dire à cette époque la politique extérieure de la Turquie... C'est Bonneral qui exigeait que la France se déclarât franchement l'alliée de la Turquie et qu'elle lui envoyât des subsides en argent pour lui permettre d'entrer en campagne.

C'était aussi le vœu de Rákóczi.

Mais le cardinal Fleury éprouvait une extrême répugnance à s'élancer avec les Turcs. -- Les négociations traînaient donc en longueur et les rapports entre l'ambassadeur et Bonneral devinrent très tendus.



Rákóczi n'était pas content non plus.

C'est pourquoi il écrit à son agent à Paris:

"Je ne veux en rien déroger à la probité reconnue de Monsieur de Villeneuve, mais ni moi, ni personne à Péra ne lui attribue les lumières d'un Ambassadeur. La cérémonie étant sa vertu dominante, il ne reçoit aucunes nouvelles; il se contente des gazettes que les autres ministres des puissances reçoivent et font circuler à Péra. Il reçoit rarement des dépêches de la Cour, et n'étant nullement instruit, ni initié dans les affaires politiques, il ne prend rien sur soi, pendant que les autres ambassadeurs d'Angleterre et de Hollande agissent, avancent, débitent, tête levée, tout ce qu'ils croient convenir aux intérêts de leurs maîtres. Au lieu que l'ambassadeur de France est peu curieux de leurs démarches. Il ne me paraît pas fort en raisonnement sur les affaires de guerre et intérêts des princes pour parvenir à détruire ce que les autres ambassadeurs avancent. C'était au mois de septembre que le grand vizir m'avait fait savoir en termes formels qu'il ne savait chose à quoi il en était avec le ministre de France, qui ne me parle disait-il, de rien depuis un an que des progrès des Moscovites en Pologne, et moi je lui réponds: Hé, bien, nous ne demandons pas mieux que de nous unir avec le roi votre maître pour les chasser de Pologne."....

Rákóczi expose ensuite à De Bon ses vues sur la guerre contre l'Autriche et la Russie.

Le dernier Mémoire que Rákóczi ait adressé adressé à la Cour de France, février 1735, traite également de cette guerre. Nous le publierons prochainement. Rákóczi y demande comme est ambassadeur "un homme de guerre, à la place de M. de Villeneuve".

Et ce n'est qu'à la fin de ce longue lettre (n° 20 janvier 1735) qu'il parle de l'arrestation de Bohn.

Le passage montre clairement que les accusations de M. de Chauv. lui l'avaient touché plus vivement que le cas de l'espion danois.



Rákóczi écrit:

« La découverte qui a été faite du malheureux Bohun peut être indifférente à la France, et c'est pour moi un grand service rendu. Il est certain que je n'avais pas sujet de me méfier d'un homme qui a passé huit ans (Bohun parle de dix ou douze ans) sous mes yeux dans une conduite irréprochable, mais heureusement pour moi, j'en ai pas eu une confiance en lui, telle que j'aurais pu avoir, s'il n'eût pas si souvent changé de dessein et demandé son congé; par où j'ai connu qu'il n'avait pas un véritable attachement, et qu'il ne cherchait que soi-même. Je voulais donc absolument le déterminer dans les différents projets qu'il se faisait pour se pousser, et si je ne l'eusse pas pressé de partir, sans doute il serait encore dans ce pays-ci, puisque l'ambassadeur avait pris grande confiance en lui; et s'il ne m'eût pas rendu les lettres que je lui ai écrites de ma propre main en réponse de celles que l'ambassadeur me faisait écrire, je ne serais pas fâché qu'on les eût trouvées parmi ses papiers. Il est donc parti d'ici sans aucune commission de moi. Les lettres que je lui ai écrites depuis, feront voir que j'étais indifférent sur son sujet.

« J'avoue cependant que faute d'autre, je n'étais résolu de l'envoyer auprès du roi Stanislas, mais en combinant le temps, il était arrêté dans celui que mes dépêches partirent d'ici.

« Ainsi je regarde comme un arrangement particulier de la Providence, que cet homme n'a pu tant nuire, comme il aurait eu occasion par la suite.

« Je lui avais parlé verbalement sur l'entreprise de Croatie, parce que Bonnevall avait la même pensée, et me l'avait communiquée par son canal.

« Dans ses dernières lettres qu'il m'a écrites, il s'est vanté d'avoir eu des entretiens secrets avec Monsieur le Garde des Sceaux à Grobois, et avec plusieurs commis de différents bureaux, par où j'ai vu que cette homme là était en rogne de s'intriguer, si Dieu l'eût laissé faire.



« Sa détention était marquée dans la Gazette de Vienne du premier décembre.  
 « Comme l'ambassadeur m'a fait prier de tenir le cas fort secret, je suppose qu'il y aura dans ma maison quelques-uns qui lui auront écrit.  
 « Arrêtez ces lettres entre les mains de Quesnel à qui elles seront adressées, aussi bien que la grande dépêche que je lui avais adressée par cette même » (Hongrie, Correspondance: Tome 18, fol. 390).  
 Quesnel était chargé, à Paris, « du maniement des fonds » de Rákóczi.

Dans une lettre au Prince Joseph Rákóczi, 24 décembre 1734, il raconte l'arrestation de Bohn, qui était venu à Paris, le 26 mai. (Turquie, Correspondance: Tome 91, fol. 207).

Les dernières lignes de cette longue missive à De Bon pouvaient l'amertume que le Prince dut éprouver dans son triste exil, lorsqu'il vit ses intentions méconnues. La Cour de France soupçonneuse et la Porte hésitante.

« Puisque le Roi, ainsi finit-il sa lettre, ne veut donc employer en rien le zèle que j'ai pour ses intérêts, je voudrais être entièrement exempt d'entrer dans les affaires politiques de la Porte, mais j'ai avec sincèrement que gouvernement turc a trop grande confiance en moi pour pouvoir m'en dispenser entièrement, puisque je vis de ses bienfaits. Tâchez donc de découvrir, au moins indirectement et fournissez-moi par là quelque occasion de faire le bien et de pouvoir éviter le mal pour éviter toutes les plaintes et les reproches. ».

La pension accordée par la Porte était, d'après de Saussure, p. 156, « de cinq bourses par lune qui font 5000 francs », auxquels il faut ajouter les 60.000 livres que la France « paye ou doit lui payer ».

Informé par son agent que Bohn était toujours à la Bastille, Rákóczi, pour se justifier aux yeux de la Cour, manda à de Bon de solliciter du secrétaire d'Etat, la permission de poser au prisonnier quelques



questions. Ces questions étaient :

- « 1<sup>o</sup> Si ledit sieur Bohm a été envoyé exprès et par qui auprès de feu Madame la Princesse de Transylvanie
  - « 2<sup>o</sup> S'il n'a pas tiré et envoyé copie du Cercle de chiffres de l'invention du prince qui sert de clef à plusieurs chiffres?
  - « 3<sup>o</sup> Ce qu'il a communiqué spécifiquement aux Allemands des intentions du Prince
  - « 4<sup>o</sup> Comme c'est par lui que le Prince a fait écrire les instructions de sieur de Vigouroux pour l'Angleterre et la Hollande l'année 1727, il faut l'interroger s'il n'a pas communiqué ses instructions, et à qui?
  - « 5<sup>o</sup> A qui est-ce qu'il s'est confié dans la maison du Prince, de qui s'est-il servi pour découvrir ses secrets, qui peut-il y avoir dans sa maison qui ait des correspondances avec le Résident ou la Cour de l'Empereur?
  - « 6<sup>o</sup> Si le petit garçon Antoine Hémite et sa Soeur ont eu connaissance de ses intrigues avec les Allemands. » (Hongrie, Correspondance: Tome 18, fol. 396).
- Il est probable que l'autorisation ne fut pas donnée assez vite car l'interrogatoire demandé par Rákóczi n'eut lieu que le 23 avril 1735, quinze jours après la mort du Prince.
- Bohm a répondu de la manière suivante. (Ibid. fol. 397, et Turquie t. 93. fol. 97).
- « 1<sup>o</sup> Il n'a été envoyé par personne auprès de cette princesse, qu'il a commencé à connaître aux environs de l'année 1717 dans la ville de Varsovie où cette princesse était alors. . . . Et que ce sont ces anciennes liaisons qui l'ont déterminé, à se renommer quelques fois auprès de M. le Prince de Ragotzi de feu Madame la princesse de Transylvanie.
  - « 2<sup>o</sup> A répondu . . . qu'il peut assurer que jamais il n'a tiré aucune



copie du chiffre dont il s'agit.

3° - - - - - 4° - - - -

5° A répondu qu'il ne s'est servi de personne pour découvrir ses secrets et qu'il ignore absolument qu'aucun de ceux qui approchent ce Prince ou qui composent sa maison, aient aucune correspondance soit directe ou indirecte avec la Cour de Vienne, et qu'il ne le croit même pas; Qu'au surplus, il ne peut répondre de rien, attendu qu'il y avait six mois qu'il avait quitté Rodosto lorsqu'il est parti de C/p. pour se rendre en France. Et, que pendant les six mois de séjour qu'il a fait à C/p.; il n'a reçu d'autres lettres de Rodosto que du Prince Ragotzi, de son secrétaire appelé Bechon et d'un colonel hongrois nommé le Sieur Mariasy, toutes lesquelles lettres, à l'exception de celle du Prince, ne faisaient mention d'aucune affaire.

6° A répondu que non et que jamais il ne leur a rien communiqué sur cela. - - - - -

De Saussure attribue à la trahison de Bohn la maladie dont le prince fut atteint au commencement de l'année 1735. Il dit à ce sujet:

« Ce fut le premier jour de cette année, 1735, que le Prince apprit la fâcheuse nouvelle de la trahison de Bohn. Il en eut un chagrin mortel, principalement parce qu'il l'avait si fortement recommandé au Prince du sang. Il renferma dans son cœur pendant assez longtemps le sensible déplaisir que lui causa cette nouvelle; il s'efforça de paraître aussi gai qu'à l'ordinaire.

« Mais le valet de chambre qui était alors de service et qui couchait dans un petit cabinet près du lit du Prince, s'aperçut bientôt qu'il avait quelque chagrin; que pendant la nuit il était inquiet; qu'il ne dormait pas autant qu'à l'ordinaire et qu'il jetait souvent de profonds soupirs, ce qui ne lui était point



naturel

« Nous avons toujours cru que ce chagrin et le soin qu'il prit de le cacher pendant environ deux mois ont été la cause, ou tout au moins ont contribué à cet épanchement de bile dont il est mort. » (Page 173).

D'après la lettre de Rákóczi à De Bon que nous avons citée plus haut, il nous semble qu'il faut chercher les causes du profond chagrin que le Prince éprouva alors dans la conduite de M. de Villeneuve à son égard et dans le fait que la France refusait de mettre à sa disposition les 30 à 40 mille hommes nécessaires pour assurer son retour en Hongrie, par la Croatie, plan que Bonnerot et Rákóczi avaient concerté. Le Cardinal Fleury ne voulait pas conclure de pacte avec la Turquie, et ce n'est pas la trahison de Bohm qui était la cause de la lenteur des négociations entre la France et la Porte, lenteur qui permit à la Russie et à l'Autriche d'imposer à la Pologne l'électeur de Saxe comme roi.

Ce qui a surtout affecté le Prince, c'était la mauvaise opinion de M. de Chauvelin sur lui.

Jusqu'à son dernier soupir, il prie le Marquis de Villeneuve d'éclairer la Cour de France à ce sujet. Plusieurs lettres de l'ambassadeur au secrétaire d'Etat le prouvent. La première datée de Cfp., le 26 janvier 1735 (Turquie, tome 93, fol. 13) nous donne aussi des détails sur le séjour de Bohm en Turquie. L'ambassadeur dit:

« Constantinople, le 26 janvier 1735.

« - - - Je vous avoue que ce n'a été qu'avec une extrême surprise que j'ai appris la trahison de Bohm et que je n'aurais jamais soupçonné d'être l'espion des Cours de Vienne et de Russie, un homme qui depuis environ 14 ans paraissait sincèrement attaché au service du Prince Ragotski et avoir mérité sa confiance. Une infinité de circonstances concouraient à éloigner un pareil soupçon.

à insérer



" Le Sieur Bohu passait ici et dans la maison du Prince Ragotski pour le neveu d'un gentilhomme danois qui avait eu des emplois militaires considérables en Moscovie et qui avait quitté ce service par quelque mécontentement;

" On savait de plus que le neveu, né protestant en Danemark, avait embrassé la religion catholique à Rodosto et avait paru sacrifier à son zèle pour la vraie religion, les espérances d'une succession importante qu'il aurait pu attendre de son oncle dont il avait encouru les mauvaises grâces par ce changement.

" Telle était l'idée que j'avais conçue de cet homme dans les premiers voyages qu'il avait faits à C/p. et pendant lesquels le peu de relation que j'avais eu avec lui m'avait donné lieu de m'apercevoir de ses talents et de l'attention avec laquelle il cherchait à les mettre à profit par l'application qu'il donnait à acquérir une connaissance parfaite du pays et à faire des observations et des découvertes qui eussent échappé aux autres voyageurs. C'était de quoi il paraissait uniquement occupé.

" C'était dans cette vue qu'en l'année 1732, il était allé parcourir toutes les côtes du Canal des Dardanelles et de la Propontide, dans le temps qu'une peste violente régnait dans ce pays. Il en fut attaqué dans le bâtiment sur lequel il était embarqué et étant arrivé en cet état à C/p., sur l'avis que j'en eus, je lui procurais des secours qui lui sauvèrent la vie. La sensibilité qu'il me témoigna dans la suite à cette occasion, lui donna auprès de moi un peu plus d'accès qu'il n'en avait eu jusqu'alors et il affecta de me montrer depuis en toute rencontre beaucoup d'attachement, un grand zèle pour les intérêts de la France et un désir extrême d'aller dans le royaume et de tâcher d'entrer dans le service.

" Toute cette conduite qui m'avait inspiré de l'estime pour le Sieur Bohu ne m'engagea pas cependant à prendre la moindre confiance en lui et je ne me serais jamais avisé de l'employer à quoi que ce fût, d'autant mieux que n'ayant jamais eu aucune relation avec



le Prince Ragotsky, je n'avais pas occasion de rien confier à un homme que je ne regardais que comme une créature de ce Prince.

Cela fut qu'en l'année 1733, lorsque le Prince Ragotski ayant formé le dessein d'envoyer Bohn en France, lui fit faire ici un long séjour, pendant lequel il voyait très souvent le Comte de Bonneral, dont, sur les ouvertures qu'il me fit à ce sujet, je commençai à me servir pour être informé de tout ce que je vous ai mandé dans ce temps-là touchant les progrès que Bonneral faisait dans la confiance du Grand Vizir, les mémoires qu'ils envoyaient respectivement d'ici à Rodosto et de Rodosto ici et toutes les autres découvertes qui sont exactement marquées dans mes dépêches. ....

« Il est vrai qu'il m'était aisé de m'apercevoir que Comte de Bonneral lui parlait (à Bohn) avec une confiance entière et que souvent Bohn savait par ce canal bien des choses qu'il aurait toujours ignorées, si Bonneral avait usé à son égard des mêmes précautions que je le prenais. »  
Le Marquis de Villeneuve, selon les instructions de M. de Chauvelin,

avait appris, par un billet non signé à Bonneral et à Rakóczi l'arrestation de Bohn, en leur recommandant le plus grand secret. ....

« Le prince Ragotski a répondu aussi par une lettre sans signature en homme qui refuse presque de convenir qu'il ait jamais donné sa confiance à Bohn, et pour ce qui est du secret, quoiqu'il ait assuré qu'il le garderait, il a fait entendre qu'il ne croyait pas que la chose fût extrêmement cachée, puisqu'il en était parlé dans une gazette allemande. Il est vrai qu'il est fait mention aussi dans les gazettes de Hollande et dans le Mercure du mois de novembre d'un Danois mis à la Bastille, mais Bohn n'étant pas nommé dans ces nouvelles publiques. .... (Turquie, tome 93, fol. 30).

Le passage suivant de la dépêche de Villeneuve montre également que Rakóczi fut plus touché par les accusations de Chauvelin que par l'arrestation de Bohn.

« Le prince de Ragotski, dans cette lettre a témoigné d'être vivement touché de ce que le Sieur De Bon son agent lui mandait que vous lui aviez fait des plaintes sur ce qu'il traversait les desseins du Roi



en éloignant la Porte de la guerre que S. M. souhaitait qu'elle entreprît contre les Moscovites. Il ajoute qu'il n'a pas été difficile de vous faire voir la noirceur de cette calomnie et que, persuadé de la solidité de ses raisons, vous auriez répondu qu'il fallait que ce fût apparemment Bonneral qui faisait cette manœuvre.».

Dans les deux lettres que l'ambassadeur ~~add~~ adressa à M. de Chamelin avant la mort du Prince, 15 mars et 24 mars 1735, il est encore question des déclarations de Bohn et l'on constate que Rákóczi souhaitait vivement d'entrer en relations plus directes avec l'ambassadeur pour pouvoir l'éclairer sur la sincérité de la conduite et de sa bonne foi envers la France.

Dans la première lettre, Villeneuve écrit: « Je n'ai point de connaissance particulière qui puisse me faire juger de la justesse ou de la fausseté des déclarations de Bohn sur ce qui regarde la méfiance du Prince Ragotski envers la France et sa confiance pour la Cour de Londres. Mais je crois que l'on peut penser à cet égard que ce Prince se tournerait aisément du côté qui lui présenterait de plus grands avantages et qui lui paraîtrait le plus propre à faciliter le succès de ses vues».

Villeneuve continue ainsi: « Il me revient de temps en temps de sa part de nouvelles insinuations sur l'utilité qu'il pense que l'on pourrait retirer si l'on entraînait dans une plus grande confiance avec lui».

Villeneuve, tout en étant bien informé de ce qui se passait à Rodosto où l'on attendait alors le fils du Prince, Joseph Rákóczi, resta sur la réserve. Dans sa lettre du 24 mars, quinze jours avant la mort de Rákóczi, il dit encore:

« Il m'a fait insinuer de nouveau qu'il souhaiterait extrêmement de savoir les dispositions de la France à son égard et qu'il se promettait que de mon côté, je n'oublierais rien pour donner une juste idée de son zèle et pour détruire les impressions que pourraient avoir données les rapports qui avaient donné lieu aux plaintes que vous aviez portées à son sujet au sieur de Bon.».

C'était donc la dernière préoccupation du malheureux Prince.



Le 8 avril 1735 il cessa de souffrir.

M. de Villeneuve annonça son décès le 22 avril; mais la nouvelle était arrivée à Paris bien avant le courrier de l'ambassadeur. (Turquie, tome 92, fol. 141, et tome 94, fol. 107).

Celui-ci informe M. de Chauvelin des démarches qu'il a faites après la mort du Prince

«Constantinople, le 22 avril 1735.

«Je ne saisi avant la réception de cette lettre vous aurez déjà appris par les Nouvelles publiques la mort de M. le Prince Ragotski.

«Il mourut le vendredi saint, 8 de ce mois, après une maladie de

10 ou 12 jours, qui ne paraissait pas mettre sa vie en danger.

«D'abord après cet événement, les principaux officiers de sa maison envoyèrent ici un gentilhomme pour en donner connaissance à la Porte et à moi et m'écrivirent des lettres pour me témoigner qu'ils espéraient que dans l'affliction où ils étaient et dans la triste situation où les laissait la mort de leur maître je ne leur refuserais pas de les protéger, d'autant mieux qu'ils ne pourraient

compter sur la protection d'aucun autre ministre dans cette Cour.

«Comme cette maison n'est composée que de Hongrois et de Français, que ces derniers mêmes y sont en assez grand nombre, je ne crus pas devoir leur refuser de leur les assister de mes bons offices.

«J'envoyais même à la Porte un Drogman pour témoigner au Grand Vizir l'intérêt que je prenais à ce qui avait appartenu au Prince Ragotski que sa Majesté avait toujours honoré de sa bienveillance.

«Les ministres de la Porte répondirent à mon Drogman qu'ils étaient touchés de cette mort;

«Que la mémoire de ce prince était chère à cet Empire (c'est-à-dire à nous) et qu'on aurait soin de ceux qui avaient été à son service.

«Peu de jours après, on fit partir pour Rodosto un effendi, qui est un renégat hongrois, pour lequel le grand Vizir a de la confiance et qui était chargé ici des affaires du Prince Ragotski.

«On lui ordonna de conférer avec les principaux officiers sur ce qu'il pourrait y avoir à faire.



«On attend son retour à tout moment et ce ne sera que sur son rapport que l'on prendra quelque détermination sur ce qui il y aura à faire à l'égard de tous les officiers et domestiques de cette maison.» (Turquie, tome 93, fol. 208).

Pendant ce temps les fidèles serviteurs du Prince s'occupaient de son enterrement.

Ici nous cédons de nouveau la parole à de Saussure dont la Lettre VI contient des détails fort intéressants sur la cérémonie funèbre et le transport du corps à Constantinople, dont Mikes ne dit que quelques mots.

De Saussure écrit:

«Le Prince Rakógi avait souvent dit à ses principaux officiers pendant son séjour à Rodosto que s'il venait à y mourir, il souhaitait d'être enseveli à côté de la princesse sa mère (Hélène Zrinyi qui avait épousé, en secondes noces, André Thököli) dans l'Eglise des Pères Jésuites de Galata à la chapelle de St. François Xavier, où il avait fait élever un autel fort propre et de bon goût.

«Il avait même demandé en quelque façon dans la lettre qu'il avait écrite au Vizir, et qui lui avait remise après sa mort.

«Nous fîmes ce que nous pûmes pour en obtenir la permission, mais on la refusa constamment, alléguant que c'était une chose contraire à la coutume et aux usages des Turcs de transporter aucun corps mort dans la capitale, et que même lorsqu'un Vizir venait à mourir hors de C.p. on ne pouvait point y transporter son corps pour y être enterré.

«Le Prince que nous avions fait embaumer, fut revêtu des habits de cérémonie de l'ordre de la Toison d'or que Philippe V, roi d'Espagne, lui avait donné.

«On l'exposa pendant trois jours sur un riche lit de parade, dans une grande et belle galerie.

«On y célébra pendant ces trois jours la grande messe.

«Et le dernier jour nous l'ensevelîmes en public et en cérémonie dans un caveau profond au-dessous d'un kiosque ou pavillon que



le Prince avait fait bâtir quelques années auparavant au bout de son grand jardin.

« On ferma et même on mura le caveau. » (Page 177).

La députation hongroise qui ouvrit le sarcophage du prince le 7 octobre 1889, (voy. Thaly: Rákóczi - emlékek Törökországban, Souvenirs de Rákóczi en Turquie, Budapest 1893) trouva, en effet le sarcophage du prince, le restes d'un costume de soie, des boutons et des agrafes qui ne pouvaient guère provenir d'un costume magyar. Grâce à ce passage des « Lettres », le mystère est éclairci.

Le transfert du corps à C/p. est relaté par Mikes de la façon suivante:

« La Porte ayant permis de transporter, en secret, le corps de notre pauvre maître à C/p., je fis faire une grande caisse dans laquelle j' enfermai le cercueil.

« On la mit sur le bateau et avec quelques autres personnes nous partîmes le 4 juillet et nous arrivâmes le 6 à C/p.

« Je fis envoyer la caisse qui contenait le cercueil aux Jésuites. Ceux-ci le firent ouvrir pour voir le corps. Ils creusèrent le tombeau au même endroit où la mère de notre prince avait été enterrée. (Mikes ne nomme pas de <sup>Saussure</sup> ~~Törökországi levelek~~, Lettres de Turquie. CXV, datée de Rodosto le 18 juillet 1735).

Le récit de Saussure raconte le transport d'une façon différente et plus détaillée.

« Environ trois mois après la mort du Prince, nous obtînmes sans difficulté la permission de la Porte de faire transporter à C/p. dans un de ces magasins à feu tout bâtis de pierre, pour être à l'abri des incendies, la vaisselle les meubles les plus précieux et les principaux effets du feu Prince; et cela sans qu'ils fussent visités ni à la douane, ni ailleurs. (Ce sont ces effets dont l'inventaire se trouve aux archives de l'ambassade de France à C/p. M. Thaly l'a publié en « Appendice »).

« Dès que nous eûmes obtenu cette permission, nous fîmes faire vingt-deux caisses toutes de la même grandeur et de la même forme, dans l'une desquelles nous mîmes le corps du Prince; nous frêtâmes exprès une « Tsacolère », ou petit bâtiment pour le transport de toutes les caisses.

« Le chambellan du feu Prince, Mikes, et moi nous nous y embarquâmes.

« A notre arrivée à C/p., notre bâtiment ne fut point visité.



« Nous le fîmes décharger sur le quai de Galata près de la maison des Jésuites.  
 « Pendant que je faisais transporter nos caisses dans le magasin à feu d'un marchand français, le chambellan fit porter celle où était le corps du Prince, dans la maison des Jésuites, sous prétexte qu'elle était pleine de livres.  
 « Les Pères l'ensevelirent la nuit suivante dans leur Eglise, comme il avait souhaité, sans que personne s'en soit aperçu. » (Pages 177-178).  
 De Saussure nous donne encore quelques détails sur les fils de Rákóczi et sur son testament.

Les différents legs furent payés par la Cour de France grâce à l'intermédiaire des exécuteurs testamentaires, le duc du Maine et le comte de Toulouse. Le Testament du prince dont une copie sur papier timbré, contrôlée à Rambouillet, se trouve aux Archives des affaires étrangères (Hongrie. Correspondance tome 18.) mentionne un legs de 2000 livres « à un chacun de mes gentils-hommes des commandements qui ont brevet ».

Saussure après avoir quitté Rodosto, avait passé les années 1736-1738 en Suède. (Page 182).

Pendant son séjour à Paris, Saussure apprit que Bohn était sorti de Bastille. -- Bohn avait été longtemps oublié à la Bastille. « Après la paix, <sup>1738</sup> les Ministres 1738, les Ministres de l'Empereur l'avaient réclamé; il avait été échangé et était alors à Vienne où il jouissait d'une pension et d'un brevet de lieutenant-colonel » (Page 172).

Les renseignements fournis par les Archives de la Bastille, par celles de la Préfecture de Police et des Affaires étrangères, d'après ces documents, Bohn fut mis en liberté le 29 août 1738, (Archives de la Bastille 11380).

12581) avec un exil hors du royaume. -- -- --

De Saussure fit encore un voyage à Londres, 1740. Là, il acheta un exemplaire de l'« Histoire des Révolutions de Hongrie ». Il y ajouta cinquante feuillets blancs pour faire ses remarques. M. Thaly ayant eu connaissance de cet exemplaire, il fit copier la partie des « Lettres » de Saussure se rapportant à son séjour en Turquie et aux dernières années de Rákóczi. De Saussure compose ses « Lettres » entre 1740 et 1742. De Saussure mourut en 1783.

au d'ordre



D'après la Préface de M. Thaly, nous aurons bientôt encore d'autres documents français sur l'exil de Rákóczi.

En effet, lorsque la députation hongroise, à la tête de laquelle se trouvait M. Thaly, est venue à C/p., pour transférer en Hongrie les restes mortels de héros magyar, M. Constan, pour témoigner son intérêt à cet acte de piété nationale, fit communiquer à M. Thaly plusieurs documents intéressants.

Grâce à son obligeance, nous possédons déjà l'inventaire du mobilier et des trésors artistiques que le prince avait laissés à Rodosto.

On nous prêche la Correspondance de l'ambassadeur de France à C/p., Vicomte d'Andregel qui, de 1725 à 1728, a entretenu des rapports suivis avec Rákóczi, l'informant des affaires politiques de France et du reste de l'Europe.

D'autres documents français sont sortis de l'île de Naxos où les descendants du baron Jean-Baptiste Vigonroux, qui de 1734 à 1735, fut premier gentilhomme de la Cour de Rákóczi, gardent huit caisses de papier concernant l'exil, les négociations du prince et de ses partisans, puis le Journal détaillé du baron Vigonroux, de son voyage de Marseille à Rodosto avec le fils de Rákóczi, le Prince Georges.

Il est certain que ces documents éclaireront l'un jour nouveau le long exil du Prince.

Il est à souhaiter que leur éditeur consulte les Archives des affaires étrangères à Paris où le fonds "Turquie" donnera certainement une ample récolte pour la même époque.

I. Kont.